

DAVID BELL

Ne reviens jamais

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire-Marie Clévy

ACTES SUD

pour ma mère

C'est d'abord les hommes en uniforme que j'ai vus : deux policiers, deux ambulanciers. Ils se tenaient dans le salon de la petite maison de ma mère, pouces enfoncés sous la ceinture, échangeant entre eux à voix basse. Banalités, plaisanteries. L'un d'eux, un policier d'à peu près mon âge, a éclaté de rire puis, levant la tête, m'a aperçue dans l'entrée.

“Madame?” C'était une question. Qui signifiait : *Vous avez le droit d'être ici?*

Son collègue a acquiescé. Il avait compris qui j'étais, et pourquoi je me trouvais là.

“Vous êtes...”

— Elizabeth Hampton, ai-je dit. Ma mère habite ici.

— Bien sûr, a répondu l'homme, avant de lever l'index.

Laissez-nous juste une minute.

— Ma mère... Un inspecteur m'a appelée. Il m'a dit...”

Je ne me sentais pas bien. Mon corps semblait liquide, ramolli, comme si mes articulations étaient faites de caoutchouc et d'eau. Tout tremblait. J'avais peur. Je me suis appuyée contre le chambranle pour ne pas m'effondrer.

Le policier s'est éloigné dans le couloir, en direction des chambres. L'un des ambulanciers, un type costaud au poitrail épais, manches courtes tendues par ses biceps, s'est approché pour me soutenir.

“Venez, a-t-il dit. Asseyez-vous.”

Je n'ai pas bougé de mon plein gré. C'est lui qui m'a déplacée. Doucement. Et je me suis retrouvée assise sur ce canapé familial, celui que ma mère possédait depuis quinze ans, plus de la moitié de ma vie.

“Ça va mieux? m’a demandé l’ambulancier.

— Un inspecteur m’a appelée. Il m’a dit que ma mère... Il m’a dit qu’il y avait un problème, et qu’il fallait que je vienne tout de suite.

— Restez assise encore un peu.

— Elle n’a rien?

— Vous pourrez en parler avec la police.”

Mais je savais. Je savais. Les secours ne vous demandaient pas de venir. Ils ne restaient pas là à bavarder, ou à rire, même.

Sauf s’il n’y avait plus rien à faire.

Sauf si la personne était morte.

Je me suis répété ces mots dans ma tête : *Ma mère est morte.*

J’ai observé le petit salon, que je connaissais bien. J’avais passé mon enfance dans cette maison, jusqu’à mes dix-huit ans, quand j’avais quitté l’Ohio pour partir à la fac. Tout était aussi propre et bien rangé que d’habitude. Nettoyé et épousseté. Pas de bazar sur la chaîne hi-fi. Ça ne changeait jamais. Près du fauteuil de ma mère se trouvaient un de ses livres de mots croisés, un stylo et des lunettes de lecture. Et à côté, une étagère avec des photos de famille. Mon père quand il était encore en vie. Une photo d’eux deux à leur mariage, aussi tendus qu’heureux. Et une photo de mon frère et moi.

“Merde, ai-je dit tout haut. Mon frère. Ronnie. Où est-il? Il doit être à la maison.

— Il va bien, m’a dit l’ambulancier. Il est dans sa chambre avec un des agents.

— Il n’a rien?

— Ne vous en faites pas.”

Un homme et une femme ont émergé du couloir. L’homme était d’âge mûr, presque chauve, mince, et très grand. Il portait une veste de costume sur un polo, et ses gestes semblaient nerveux, imprécis. Il tournait la tête d’un côté puis de l’autre pour scruter chaque détail de la pièce, chaque personne et chaque objet. On aurait dit un oiseau ; un oiseau intelligent mais inquiet. La femme avait l’air plus jeune, à peine plus âgée que moi. Elle était noire, avec des cheveux crépus coupés court, et portait un pantalon et une chemise lavande. Elle n’était pas bien grande, et malgré son attitude pleine d’aplomb, elle

est restée un pas derrière l'homme et l'a laissé parler. À côté de lui, elle paraissait calme et concentrée. Posée.

“Vous êtes Elizabeth Hampton?” m'a demandé l'homme, sans me regarder en face. Ses mains s'agitaient en l'air, tournant encore et encore comme s'il essayait de remonter une manivelle.

“Oui. Je veux savoir ce qui est arrivé à ma mère.

— Je suis l'inspecteur Richland. Voici l'inspecteur Post, a-t-il dit avec un geste vague en direction de sa partenaire. C'est moi qui vous ai appelée tout à l'heure.

— Ma mère est morte?

— Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois?” m'a demandé Richland. Il paraissait plus concentré quand il m'a posé la question. Son regard a croisé le mien, et l'a soutenu un instant.

“Elle est morte?” ai-je répété. Ma voix était tendue, coupante. C'était le ton que j'employais avec mes élèves si nécessaire. Pas sûre qu'il fonctionnerait avec des policiers, mais j'ai tenté quand même. “J'aimerais savoir ce qui s'est passé et pourquoi on m'a appelée. Est-ce que ma mère est morte?”

Après un silence, Richland a hoché la tête. “Toutes mes condoléances”, a-t-il dit. Sa réponse semblait machinale, étudiée. S'entraînait-il à dire ces phrases devant le miroir?

Je l'avais su dès le début. Et pourtant le fait d'entendre ces mots dans la bouche d'un étranger m'a mise face à la réalité. Un hoquet m'a échappé, une expiration d'incrédulité. J'avais l'impression de m'enfoncer dans le canapé. J'ai regardé le sol, puis les lunettes près du fauteuil. Ces lunettes, un objet si simple, si caractéristique de ma mère, semblaient tout à coup désamarrées, coupées du reste du monde. Comme un vestige d'une autre époque. Elle n'était plus là. *Ma mère est morte.*

“Vous voulez que je vous apporte de l'eau?” m'a demandé Post.

Je n'ai pas pu lui répondre. J'ai continué à fixer les lunettes, puis la photo de mon père. Il n'était plus là. Elle non plus.

Elle n'est plus là.

Comme par magie, Post est réapparue à côté de moi en me tendant un verre, un des vieux gobelets orange de ma mère.

J'ai pris une longue gorgée. Ça m'a fait du bien. J'ai repris de l'eau, puis inspiré profondément, deux fois.

Richland s'est rapproché. Il me dominait de toute sa taille, la tête quasiment au ras du plafond. Il devait bien mesurer dans les deux mètres. C'était possible, un policier aussi grand qui arrivait à faire son boulot ?

“Je suis désolé, mademoiselle Hampton, mais il faut qu'on vous pose quelques questions.” Sa voix ressemblait toujours à celle d'un robot. Comme programmée.

“Elle a eu une attaque ? Elle avait des problèmes de tension, mais elle prenait toujours bien ses médicaments, ai-je dit.

— Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?” m'a redemandé Richland.

J'ai serré le verre entre mes doigts. Je sentais que l'inspecteur attendait. Une question facile, en apparence, mais je n'avais pas la réponse.

“Je ne... Je ne suis pas sûre, ai-je balbutié. Ça fait...

— Combien de temps ? a dit Richland, d'un ton neutre. À peu près ?

— En fait...” J'ai pris une nouvelle gorgée. “On s'était disputées.”

J'ai levé les yeux vers les policiers, espérant un peu de compassion, peut-être même une suspension de l'interrogatoire. Ils m'ont rendu mon regard, impassibles, infiniment patients.

“Ça doit faire à peu près... six semaines”, ai-je dit.

Ils n'ont pas changé d'expression, mais Richland m'a demandé : “Six semaines que vous n'avez pas vu votre mère ?” Ses mains papillonnaient. “Ou six semaines que vous ne lui avez pas parlé ?

— Les deux.

— Et vous vivez aussi à Dover, n'est-ce pas ?” est intervenue Post.

Je la trouvais plus sympathique. Elle avait l'air apaisante, encourageante. Elle avait l'air de comprendre que ma mère venait de mourir.

“Oui. J'ai grandi ici. Et je suis revenue l'année dernière, pour mon master.

— Vous allez à Dalton University?

— Oui. Je suis étudiante en histoire.

— J’y suis allée aussi, a dit Post, qui s’est tournée vers Richland. On a tous les deux étudié là-bas, hein, Ted?”

Il y a eu un silence. Richland a ignoré sa tentative de fraternisation, ou bien il ne l’a pas comprise. “Vous voulez bien nous expliquer la raison de cette dispute avec votre mère?”

— Pourquoi me posez-vous toutes ces questions? ai-je demandé. Vous venez de me dire qu’elle était morte. Elle a soixante-neuf ans. Elle vivait comme une nonne. Elle n’allait jamais nulle part. Elle ne faisait rien, à part s’occuper de mon frère. Pourquoi me demandez-vous tout ça? Qu’est-ce qui lui est arrivé?”

Richland et Post ont échangé un regard. Quelque chose d’inexprimé est passé entre eux, et Richland a hoché la tête, comme s’il donnait son feu vert pour une tâche qu’ils devaient accomplir.

Il s’est à nouveau tourné vers moi. Ses yeux se sont plantés dans les miens, sans plus vaciller. Au point que j’en suis venue à penser que tout ça – les mains papillonnantes, les gestes nerveux – n’était qu’une façade, un moyen de déstabiliser ses interlocuteurs. Parce que sa voix était tout à fait claire et assurée quand il m’a annoncé la nouvelle.

“Nous considérons la mort de votre mère comme un possible homicide. C’est pour ça que nous devons vous poser ces questions.”

Le verre m’a échappé des doigts et a heurté le tapis avec un bruit sourd.

“Les secouristes qui ont répondu à l’appel d’urgence ont remarqué des hématomes anormaux sur le corps de votre mère.” Richland continuait à s’exprimer d’un ton neutre, tranquille, comme s’il m’annonçait la météo ou le score d’un match sans importance. Ses mains papillonnaient moins. “Ils nous ont contactés pour une enquête préliminaire.”

Ses paroles fusaient au-dessus de ma tête comme des élastiques lâchés en l’air. Post est revenue de la cuisine avec une serviette en papier, et s’est mise à éponger l’eau à mes pieds.

— Je peux m’en occuper, ai-je dit.

— Il n’y a pas de mal. Vous avez eu un choc.

— À quoi ressemblent les hématomes ? ai-je demandé. On l’a frappée ? Quelqu’un l’a battue à mort ?

— Je ne peux pas vous en parler pour le...

— C’est une vieille dame. Une mère. Qui voudrait lui faire une chose pareille ?

— Nous n’avons pas encore confirmé la cause du décès, a dit Post. Nous ne sommes même pas sûrs qu’il s’agisse bien d’un meurtre.

— Un meurtre”, ai-je répété. Le mot me faisait l’effet d’une injure, brutale et vicieuse. Je n’étais pas encore prête à l’associer à ma mère.

“Nous n’en sommes qu’au début. Laissez-nous le temps de mener l’enquête”, a dit Richland avec un drôle de mouvement de bouche. Ses lèvres se sont retroussées, découvrant ses dents. Je crois qu’il essayait de sourire. “Nous devons tous être patients.

— Je veux voir mon frère. Je veux m’assurer qu’il va bien.”

Post s'est relevée, la serviette mouillée à la main.

Richland a hoché la tête, sans se départir de son curieux sourire. "Il est dans sa chambre.

— Et je veux voir ma mère. Je veux la voir avant qu'ils l'emmenent.

— Allons voir votre frère", a dit l'inspecteur.

Puis il a attendu que je me lève.

Richland m'a précédée jusqu'à la chambre de Ronnie, et s'est effacé devant moi.

"Nous allons devoir continuer la procédure dans la maison. Nous avons commencé avant votre arrivée, mais il nous reste encore du travail.

— La procédure? ai-je répété.

— Les photos de la scène du crime. Les empreintes.

— D'accord", ai-je dit, même si je ne savais pas très bien de quoi on parlait.

Ronnie avait vingt-sept ans, seulement un an de plus que moi. C'était un adulte autonome, atteint du syndrome de Down. Avant d'entrer dans sa chambre, j'ai scruté l'autre bout du couloir, où se trouvait la chambre de ma mère. J'ai aperçu le dos d'une personne portant un coupe-vent qui annonçait : "Médecine légale de Harris County". Rien d'autre.

Ronnie entretenait sa chambre avec une efficacité toute militaire. Son lit était toujours fait, ses vêtements et ses affaires bien rangés et à l'abri des regards. Il le devait en partie à ma mère et sa quête infatigable d'ordre et de propreté, mais aussi à son propre attachement à la routine, sa détermination à maîtriser chaque tâche qu'on lui confiait. Il contrôlait son lieu de vie. Il lui appartenait entièrement.

Ronnie était assis au bord du lit tiré à quatre épingles, les mains jointes sur les genoux. Du fait de sa trisomie, il était plus petit que moi – à peine un mètre soixante – et possédait le cou épais et les traits plats caractéristiques des personnes porteuses du syndrome. Il avait aussi des cheveux et des yeux brun foncé qui ne pouvaient lui venir que de notre père, à qui il ressemblait beaucoup.

Il a levé les yeux à mon arrivée, l'air interrogateur.

“Oh, Ronnie”, ai-je dit.

Il n'a pas bougé jusqu'à ce que je m'assoie à côté de lui. Alors seulement, il m'a laissée l'étreindre. Il a enfoui son visage dans mon cou, et je l'ai serré contre moi.

“Maman est partie, a-t-il dit.

— Je sais.”

On est restés comme ça un long moment. Puis il a dit : “Ils ne veulent pas me parler. Ils ne veulent pas me dire ce qui s'est passé.

— À moi non plus.”

Ronnie était capable de suivre une conversation avec à peu près n'importe qui, malgré une légère déficience auditive qui l'obligeait à porter des prothèses aux deux oreilles. Il travaillait à mi-temps au supermarché du quartier, où il empaquait les courses et remplissait les rayons. Il s'y rendait seul tous les jours, en bus ou en marchant quand il faisait beau. Mais il vivait encore avec notre mère – son choix à elle, plus que le sien. Elle le protégeait ; elle le couvait, en réalité. Je savais que sa mort l'ébranlerait plus que je ne pouvais l'imaginer. Ronnie n'aimait pas qu'on perturbe sa routine. Il ne réagissait pas bien en cas de crise ou de changement soudain. Je n'avais aucune idée de ce qu'il allait devenir.

J'ai attendu autant que possible avant de lui poser une nouvelle question : “Qu'est-ce qui s'est passé, Ronnie ? Elle a eu un malaise ? Elle a dit quelque chose ?”

Il n'a pas répondu.

“Si tu ne veux pas en parler tout de suite, je comprends.

— Je l'ai trouvée par terre dans sa chambre.

— Elle avait perdu connaissance ?

— Je n'étais pas à la maison. Quand je suis rentré, elle était par terre.”

J'ai regardé le gros réveil numérique à côté du lit de Ronnie. Vingt-deux heures quarante-cinq. La police m'avait appelée vingt minutes plus tôt, donc...

“Tu n'étais pas à la maison ? Où étais-tu ? Au travail ?”

Il s'est redressé en secouant la tête. Il a enfoncé ses doigts épais dans la poche de son pantalon pour en sortir un mouchoir

soigneusement plié, avec lequel il s'est essuyé le nez et les yeux.
“Chez Mme Morgan.”

Mme Morgan était la veuve d'âge canonique qui habitait à deux maisons de chez nous. Elle “gardait” parfois Ronnie quand ma mère avait quelque chose à faire, même si Ronnie était parfaitement capable de rester seul pendant un long moment.

“Pourquoi étais-tu là-bas ? Maman était sortie ?”

Ronnie a haussé les épaules, sans lâcher son mouchoir. “Je ne sais pas. Elle m'a dit d'aller chez Mme Morgan vers six heures. Elle n'a pas rappelé, et Mme Morgan s'est endormie. Alors je suis rentré...” Sa voix s'est éteinte.

“Et tu as trouvé maman ?”

— J'ai appelé les secours, comme il faut. Je l'ai fait tout de suite.

— Bien sûr, tu as eu raison.”

Avant que je puisse m'appesantir sur l'horreur que mon frère avait dû ressentir en découvrant notre mère inanimée sur le sol, l'inspecteur Post est apparue dans l'encadrement de la porte.

“Mademoiselle Hampton ? Je peux vous parler ?”

J'ai regardé Ronnie. Il avait l'air replié sur lui-même. Triste.

“D'accord”, ai-je dit.

J'ai pris mon frère dans mes bras, l'ai serré fort contre moi. Il est resté raide. Je l'ai lâché et me suis relevée. J'ai suivi Post dans le couloir, et une fois de plus, mon regard s'est tourné vers la chambre de ma mère. Quelqu'un avait fermé la porte.

“On est prêts à sortir le corps, a dit l'inspecteur. Je me demandais si vous vouliez fermer la porte de votre frère, ou l'emmener dehors pendant qu'on s'en occupe.”

— Je veux la voir avant.”

Post a pincé les lèvres. “Vous êtes sûre ?”

— Son corps est abîmé ? Je croyais qu'on ne l'avait pas battue.

— Il y a des hématomes, mais ils ne semblent pas provenir de coups. C'est juste que... ça peut être perturbant.” Post m'a regardée droit dans les yeux, et je n'ai pas flanché. “Mais si c'est ce que vous voulez, je pense que vous devriez le faire.”

Elle m'a précédée jusqu'à la chambre de ma mère, et a frappé doucement à la porte. Puis elle s'est tournée vers moi. "Vous voulez que je reste avec votre frère ?

— Ça ira. Ce n'est pas un enfant."

Quelqu'un a ouvert la porte, et Post a passé la tête dans l'embrasure. Elle a dit quelque chose, puis s'est reculée en laissant la porte ouverte.

"C'est bon, ils ont fini. Vous pouvez entrer."

Alors que je m'approchais, plusieurs personnes sont sorties de la pièce, dont celle qui portait le coupe-vent de médecin légiste. Le groupe est passé devant moi sans rien dire, ni même me regarder. Ils s'imaginaient peut-être que j'étais radioactive. J'ai attendu qu'ils soient tous partis pour entrer.

Le plafonnier et la lampe de chevet étaient allumés tous les deux, brillant à m'en faire mal aux yeux. Comme le reste de la maison, la chambre de ma mère respirait l'ordre : lit fait, rien qui dépassait. La déco paraissait démodée, comme si on n'avait rien changé ni rafraîchi depuis dix ans. Il n'y avait qu'un seul détail qui jurait.

Dans l'espace étroit entre le lit et la commode se trouvait un brancard, où gisait le corps de ma mère. Elle avait les yeux fermés, et un drap la recouvrait tout entière, à l'exception de la tête et des épaules.

“Vous êtes sûre que ça ira?”

La voix m'a fait sursauter. C'était Post, qui s'est approchée et m'a posé la main sur l'épaule.

“Dites-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Ça va”, ai-je répondu.

C'est ce que je passais mon temps à dire aux gens. Tout va bien. Aucun problème. Aucun souci. Ce n'était pas toujours vrai, mais c'est ce que je disais. Même si je ne m'étais jamais sentie aussi mal qu'à cet instant où je regardais le cadavre de ma mère.

“Vous n'êtes pas obligée de la voir comme ça, a dit Post. Ce sera différent à l'enterrement, si vous préférez attendre.

— Est-ce que quelqu'un a prévenu mon oncle ?

— Votre oncle ?

— Mon oncle Paul. Le frère de ma mère. Sa seule famille, à part nous. Je peux l'appeler, pour lui dire.

— Vous pouvez me donner son nom complet ? On s'en occupera.

— Paul McGrath", ai-je dit, soulagée qu'on me décharge du fardeau. J'ai donné son numéro de téléphone à Post. "Il est très proche de ma mère et de Ronnie.

— Pas de vous ?

— Aussi. Mais je ne suis pas souvent à la maison en ce moment. Vous ne voulez pas que je l'appelle ? C'est moi qui devrais lui annoncer la nouvelle, pas la police.

— Je pense que vous avez assez à faire comme ça", a déclaré Post avec un signe de tête vers le corps de ma mère. Puis elle est repartie, me laissant seule dans la pièce.

Après un instant d'hésitation, je suis allée m'asseoir sur le lit, à côté du brancard. La bouche de ma mère était retroussée en une ligne tendue, presque grimaçante. Elle n'avait pas l'air d'être partie en paix, comme le voulait le cliché. Elle avait l'air d'avoir souffert. Ma mère n'était pas coquette ; tout ce que je savais des vêtements, de la coiffure et du maquillage, je l'avais appris dans des magazines ou grâce à des amies. Mais elle avait toujours fait moins que son âge. Elle était restée mince et énergique au fil des ans, et seules quelques mèches grises parsemaient ses cheveux.

Je me suis penchée vers elle, et ai posé la main sur son épaule. J'ai évité tout contact avec sa peau. Je ne voulais pas la toucher si elle était froide. Ça aurait été trop : trop vrai, trop brutal. Je n'étais pas encore prête. Je ne savais pas quoi faire d'autre, alors j'ai dit ce que j'avais sur le cœur.

"Pardon, maman. Pardon de ne pas avoir pu dire ce que tu voulais entendre."

J'ai serré son épaule, et me suis mise à pleurer comme je n'avais pas pleuré depuis la mort de mon père.

Je ne sais pas combien de temps ça a duré, mais deux fois, j'ai cru avoir versé toutes les larmes possibles avant qu'un nouvel accès de sanglots ne remonte dans ma poitrine et me

secoue tout entière. Quand la crise a semblé passée pour de bon, j'ai ôté ma main de son corps, tiré des mouchoirs d'une boîte sur la table de nuit et essuyé mon visage. J'ai pris une grande inspiration, puis me suis relevée du lit pour retourner dans le couloir, où Richland et Post attendaient avec une partie du groupe qui avait occupé la chambre. Ils devaient sûrement se rendre compte que j'avais pleuré, m'avoir entendue, et ils ont tous regardé leurs pieds d'un air gêné quand je suis passée devant eux.

Richland s'est raclé la gorge. "On a presque fini, mademoiselle Hampton."

J'ai compris ce qu'il voulait dire. Il fallait qu'ils sortent le corps.

"Le médecin légiste va vous faire signer quelques papiers", a-t-il continué en agitant de nouveau les mains comme s'il remontait une manivelle. "Rien de très compliqué. On va emmener le corps de votre mère pour une autopsie, puis on le déposera au funérarium de votre choix. Est-ce que votre mère avait donné des consignes pour son enterrement ?

— Je ne sais pas. Sûrement. Elle prévoyait toujours tout.

— On a contacté votre oncle pour lui expliquer ce qui s'était passé, m'a dit Post.

— Comment va-t-il ?

— Ça lui a fait un choc. Mais il avait l'air de tenir le coup.

— Il faudra que je l'appelle. Il s'occupera bien de Ronnie.

— Puisqu'on en parle..." Richland s'est penché pour jeter un œil dans la chambre de mon frère. Puis il m'a indiqué le salon d'un signe de tête, et je l'ai suivi. Une fois là-bas, il a repris : "Savez-vous pourquoi Ronnie était chez cette Mme Morgan, ce soir ?

— Non.

— Est-ce que votre mère avait quelque chose de prévu ?

— Je ne sais pas. Elle n'allait jamais nulle part.

— Mme Morgan ne répond pas au téléphone.

— Elle a quatre-vingt-dix ans, elle est sourde comme un pot.

— Est-ce que votre mère avait des soucis particuliers ? Des problèmes d'argent ? Des ennuis avec quelqu'un ?

— Je n'en sais rien."

Richland a dû sentir que son interrogatoire commençait à m'irriter. Il s'est gratté le front, avant de déclarer : "Il faudra que vous restiez disponibles, vous et votre frère. Nous aurons peut-être d'autres questions à vous poser.

— On a un enterrement à préparer, on ne risque pas de partir en croisière", ai-je rétorqué.

Quand il a été temps de sortir ma mère de sa chambre, je suis allée rejoindre Ronnie. J'ai passé le bras autour de ses épaules et l'ai serré contre moi. Mais je n'ai pas fermé la porte. On est restés assis côte à côte, regardant en silence les deux ambulanciers passer devant nous avec le brancard, drap tiré pour couvrir le visage de ma mère.